

C'est alors que le professeur a exprimé sa confiance sur les heureux effets que peut produire ce religieux enseignement. Car, nous n-t-il dit, "C'est un cours de religion que je viens vous faire, je ne m'en cache pas." Puis, continuant :

"Tout le monde, a-t-il ajouté, reconnaît aujourd'hui que quelque chose de religieux se remue aux profondeurs du monde. Vague, indéfini encore, ce moment a commencé par les jeunes esprits, c'est à eux qu'il appartient de le résoudre. La chaire chrétienne [je le rappelle avec bonheur quand je viens faire à la jeunesse l'histoire de la chaire], la chaire chrétienne n'a jamais douté de la jeunesse ; elle avait regardé de haut et deviné le secret de son temps, elle avait vu que le dix-huitième siècle était passé et qu'une génération nouvelle était venue avec d'autres besoins, d'autres désirs et un autre amour : plusieurs de ses organes dont l'amitié m'honore, avec leur admirable éloquence osèrent prophétiser un avenir plus beau. A l'étonnement qu'excitèrent quelquefois leurs paroles, on put juger que plusieurs n'avaient pas compris ; mais elle avait vu marcher le monde et les jeunes hommes tressaillir dans un pressentiment divin. Le courage ne lui manqua pas, la chaire ne voulut pas douter de la jeunesse, et la jeunesse n'a pas trahi la chaire, elle a justifié sa confiance et son amour. C'est donc avec une haute espérance que nous verrons ici la jeunesse de nos écoles : sur ces fronts généreux, ardents, pleins d'avenir, nous serons heureux de graver, non pas le respect de Jésus-Christ, car il y est déjà et c'est le sceau distinctif de la génération nouvelle, mais la foi complète et l'adoration religieuse."

Le professeur fait remarquer ensuite que ces matières si relevées du cours d'éloquence sacrée ne seront pas sorties des auditeurs des réalités de leur temps et qu'ils y trouveront au contraire le secret, en alliant leur siècle avec la religion, d'assurer à notre époque les caractères propres de la grandeur que Dieu semble lui avoir préparée. Il observe le monde pour y recueillir tous les signes qui trahissent l'intention qu'a eue le ciel de faire à notre temps une place qui sera belle dans la vie de l'humanité. Il indique tous les éléments de cette nouvelle grandeur et il démontre que, préparés par la religion, ils ne peuvent croître et fleurir que sous son influence.

Nous ne suivrons pas l'éloquent professeur dans ces développements qui embrassent la société présente sous ses plus grands aspects, mais nous ne voulons pas omettre le tableau où il a présenté la ruine de l'intelligence séparée de la religion. Après avoir dit que souvent, par ses erreurs, elle peut compromettre l'ordre moral, il dit combien elle peut être funeste au monde en proclamant ses doutes.

"Douter, est une raison de garder le silence ; ce n'est pas un titre à exercer cette haute magistrature dont la parole a été investie par nos mœurs. Celui qui doute, s'il est de bonne foi, mérite qu'on le plaigne tendrement et du fond de l'âme ; mais à condition qu'il se plaindra lui-même : car s'il veut, tout glorieux de sa misère, monter sur le trône de la pensée, pour y étaler les haillons de la sienne, la faire voir pauvre et nue, sans garder même un vêtement de honte, il n'inspire plus que le mépris et le dégoût : il faut qu'on le dérobe aux regards du public qu'il attriste. Le doute sur les choses de la morale et de la destinée, ce doute, quand il est publié, répété, proclamé, c'est un crime plus grand que l'erreur. C'est le plus insouciant défi qu'on puisse jeter au monde ; il détruit jusqu'à l'espérance du vrai ; il blesse et il insulte ; il assassine et il se moque ; il arrache la société de sa base, puis la regarde suspendue sur l'abîme avec un sourire qui n'eut jamais son pareil qu'aux enfers."

Un immense applaudissement, un applaudissement trois fois répété, a accueilli cet anathème jeté au doute avec une énergie et une autorité dont nos paroles ne peuvent donner l'idée. Nous renouons également à retracer l'admirable peinture des égarements de l'intelligence séparée de la religion qui seule peut l'empêcher de descendre dans ces sphères immondes où tant d'écrivains vont aujourd'hui chercher leur pâture ; nous nous bornons à reproduire aussi exactement qu'il nous est possible de le faire les paroles par lesquelles le professeur a terminé cette leçon :

"Ce qui s'agit dans le monde est fort, un homme aidé de Dieu peut le soumettre à soi et s'élever dessus, un enfant en serait écrasé. Que la nouvelle génération soit religieuse, sa grandeur est certaine, qu'elle manque à sa foi, toute sa destinée lui échappe, sa couronne se brise dans ses mains, et la glorieuse fille du passé commence un avenir de décadence. Les institutions qui avaient protégé la jeunesse ou l'enfance du peuple ont fait place à une autre organisation qui suppose et rend nécessaire la gravité de l'âge mûr, l'autorité publique divisée dans son exercice, tous les citoyens appelés au droit d'imprimer leur pensée dans la loi, devenus par cela seul membres du Souverain, arbitres en une certaine mesure de leurs obligations, tenus dès lors de s'élever par eux-mêmes à toute la hauteur du sacrifice social ; ce sont des choses qui doivent élever sans mesure un peuple religieux, mais qui entraîneraient dans une ruine certaine un peuple qui ne le serait pas... D'une autre part s'agit dans le monde le pressentiment mystérieux d'une vaste unité qui doit rapprocher les nations comme autant de familles dans la société du genre humain ; tous les désirs l'appellent, l'industrie la prépare ; la mollesse s'en réjouit, la philosophie la plus pure et à la fois la plus sainte l'appellent avec un ardent amour ; les chrétiens seuls peuvent l'accomplir ; ils en ont les moyens ; Rome est le bras du ciel pour l'unité du monde, encore païenne elle faisait l'unité matérielle, chrétienne elle travaille à l'unité morale, elle l'achèvera : ses légions d'apôtres sont partout, la terre manquera bientôt à leurs conquêtes : et ce sera le jour de l'unité du monde sous l'empire du Christ."

M. L'ÉDITEUR,

Je réclame de votre indulgence encore une petite place dans vos *Mélanges*, pour donner quelques petits avis, au bon monsieur T.... Hélas ! il ne se défie pas de sa bible. C'est ce que je veux lui faire voir. Il ne sait pas qu'elle a été quinze cents ans entre les mains des catholiques romains, de ces papistes idolâtres, avant que de tomber entre les mains de ses ancêtres luthériens et calvinistes, et que sa toute petite Eglise soi-disant EVANGÉLISTE, qui n'a paru au monde que vers la fin du 18<sup>me</sup> siècle ou au commencement du 19<sup>me</sup>, ne l'a reçue d'eux qu'avec les corrections ou altérations qu'ils ont bien voulu y faire. Hé bien ! mon cher M. T., que faire à cela ? Il vous faut de toute nécessité une bible primordiale qui vous vienne en droite ligne de Moïse. Mais hélas ! l'original ne se trouve plus, ou au moins on ne peut plus le connaître, et le texte hébreu d'aujourd'hui de l'aveu de plusieurs bons critiques n'est qu'une traduction de l'ancien texte qui n'existe plus ; cette traduction peut être fautive ; il est certain au moins que l'édition qui est entre les mains des Juifs a été altérée avec la plus grande mauvaise foi par Akiba, célèbre Rabbín qui vivait dans le second siècle. Mais M. T., il ne faut pas désespérer, les Samaritains se vantent aujourd'hui d'avoir le vrai texte de Moïse, mais par malheur ils ne le prêtent à personne ; ainsi il faudra nécessairement que M. T. aille en Syrie, et se fasse Samaritain pour avoir l'avantage de lire en pur Hébreu la bible la plus ancienne que l'on connaisse aujourd'hui ; mais réflexion faite, il n'ira pas, car lui, si grand lecteur de la bible se souviendra que les Samaritains furent dispersés avec les dix tribus d'Israël par les rois d'Assyrie qui envoyèrent à leur place des chrétiens et autres peuples de la Perse. Ces peuples étant exterminés par des bêtes féroces s'imaginèrent que c'était en punition de ce qu'ils n'adoraient pas les Dieux du pays suivant le culte qui leur convenait, et Salmanasar à leur demande leur envoya des prêtres de la religion du pays, alors ces idolâtres mêlèrent le culte de leurs idoles aux cultes des Israélites ; ainsi donc la bible des Samaritains est bien douteuse. Qu'il est donc à plaindre ce pauvre M. T., il ne pourra pas vérifier sa version presque poliglote des commandements sur le vrai texte hébreu ! Mais pour comble d'infortune, que dira-t-il, quand on lui apprendra que la Bible, telle qu'elle est divisée par chapitres et versets, est l'ouvrage d'un moine du troisième ou quatrième siècle ? On a même remarqué que la division de ces chapitres et versets n'avait pas été faite avec beaucoup de goût et d'intelligence, mais cela ne fait rien à l'autorité de la Bible pas plus que la division d'un verset en deux commandements, ce que j'avais fait voir dans un instant à M. T. Commençons par le premier commandement, tel que présenté dans la poliglote de M. T. ; il est évident que son second prétendu commandement n'est que le commentaire du premier, car Dieu en disant "Vous n'aurez point de Dieux étrangers en ma présence" *Non habebis deos alienos coram me*, faisait bien voir aux hébreux qu'ils ne devaient adorer autre chose que lui ; il ajoute, "Vous ne vous ferez point d'images taillées, aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel et en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux sous la terre, vous ne les adorerez point," *non adorabis ea neque coles*. Exode XX, v. 2 et 5. Pourquoi Dieu fait-il cette explication, car ce n'est autre chose qu'une explication du 1<sup>er</sup> commandement ? C'est qu'il était nécessaire que Dieu s'expliquât aussi longuement avec un peuple si porté à l'idolâtrie, et environné de peuples idolâtres. Quant aux deux derniers commandements, voyez le Deutéronome ch. V, v. 21. "Vous ne désirerez point la femme de votre prochain," *Non concupisces uxorem proximi tui*. Est-ce que cette défense n'est pas assez formelle pour en faire un commandement ? La suite "ni sa maison, ni son champ"...etc. *non domum, non agrum*, n'a-t-il pas un sens tout différent de la première partie de ce verset, Dieu dans la première partie défend les désirs impudiques, et dans la seconde il défend de désirer le bien du prochain. Mais aussi, pourquoi mettre deux commandements dans un même verset ? Mais qui a dit à M. T. que dans l'original de Moïse, les versets étaient ainsi divisés ? Je lui ai dit que les divisions des chapitres et versets de la Bible étaient de date récente. Le saint concile de Trente qui a approuvé la Vulgate, ne se serait-il pas aperçu de la différence ? Aurait-il approuvé un livre qui contrariait l'enseignement de l'Eglise ? Tant de savants évêques qui étaient réunis de toutes les parties du monde catholique s'en servaient-ils ainsi aveuglément, surtout ayant à combattre des adversaires de toutes dénominations, ennemis du culte des images ? Parmi ces adversaires aucun ne pense à reprocher aux Pères du Concile que l'Eglise catholique a falsifié les commandements de Dieu ; ils avaient assez de génie et de bon esprit pour voir que ce n'aurait été qu'une dispute de chicane, ne portant que sur la division des versets de la Bible, que le sens n'était en aucune manière altéré, et qu'ils n'auraient gagné qu'à se faire moquer d'eux ; en effet l'objection est si niaise et si futile qu'il fallait bien attendre l'évêque de Durham pour l'inventer, et le savant M. T. pour la ré-inventer.

Mais M. T., encore un moment de patience, et réfléchissez. Nous possédons la Bible par la voie de la tradition divine, par l'autorité de ce tribunal auquel J. C. a envoyé son Esprit qui ne doit point l'abandonner jusqu'à la fin des siècles, lui M. T. possède sa bible par la voie de la tradition humaine, tradition qui peut errer de mille et mille manières, soit par la malice et la mauvaise foi des Hérésiarques et des hérétiques, soit par l'ignorance et la négligence des copistes, toutes choses dont M. T. doit se tenir en garde ; et nous prouver que cela n'est pas arrivé et ne peut pas arriver. Quoiqu'il en soit je conseillerais à M. T. de recommencer son ouvrage et de nous donner